

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Daniel rentrait au moment même où Bérengère sortait. Il interrogea sa femme, surpris.

— Où l'envoies-tu donc ?

— Compléter ton bonheur, dit-elle en larmes.

Elle l'entraîna vers la fenêtre et tous deux, le cœur gros, silencieusement, guettèrent l'enfant qui trottnait sur les pavés de la rue déserte, très affairée et très sérieuse, très fière aussi de la grave mission qu'on lui confiait.

La voici devant l'hôtel.

Elle se soulève sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre la sonnette et tire le bouton de toutes ses forces.

Un domestique traverse la cour.

La porte s'ouvre.

Le père et la mère tâchent d'écouter ce qui se dit.

Le domestique a l'air très étonné.

— Que désirez-vous donc, ma jolie demoiselle ?

— Je désire voir M. d'Hautefort.

— Mais, monsieur ne se dérange pas ainsi, mademoiselle.

— J'ai une lettre à lui remettre.

Et elle montrait la lettre qu'elle tenait bien serrée dans ses doigts.

— Donnez-la moi. J'irai la lui porter.

— Oh ! non, je veux la lui porter moi-même.

Et elle souriait gentiment.

Elle était si charmante, si séduisante, que le domestique ne pouvait hésiter plus longtemps.

— Venez, mademoiselle, dit-il.

La porte lourdement se renferma sur la rue et Clotilde et Daniel ne virent plus leur enfant. Ils sentirent leur cœur se serrer, comme si la pauvre petite avait été brusquement retranchée du monde, comme s'il ne devaient plus la revoir.

Quand même, ils restaient à la fenêtre, cachés derrière les rideaux mais ne perdant pas de vue l'hôtel.

Bérengère traversa la cour, derrière le domestique ; elle monta les degrés du perron, jeta un coup d'œil entendu sur Minerve et Thémis et dit, s'y connaissant :

— A Paris, les statues sont bien plus propres que ça.

Le domestique souriait, amusé.

Au milieu du profond et obscur corridor, ils rencontrèrent l'escalier et montèrent au premier étage où se trouvait le cabinet de travail du procureur général.

Le domestique frappa et entra.

Jean-Joseph était à son bureau, écrivant et prenant des notes. Jamais on ne le dérangeait.

Il fronça le sourcil, mais le domestique prévint l'orage en poussant devant lui la fillette, un peu intimidée par la dure, blême et anguleuse figure du vieux magistrat.

— Cette enfant a une lettre qu'elle ne veut remettre qu'à monsieur. Je n'ai pas osé la renvoyer. Elle insistait....

Et il s'esquiva prudemment.

Machinalement, Bérengère tourna la tête du côté de la porte.

La porte était fermée. C'était la retraite coupée.

Mais elle avait la hardiesse inconsciente des enfants.

Puis, les yeux qui la regardaient n'étaient vraiment pas trop durs. Jean-Joseph la contemplait, ravi de sa grâce, de la vie débordante de ses grands yeux de velours.

— Qui êtes-vous donc, mon enfant, et que désirez-vous ?

Sa voix même était douce.

Déjà il avait oublié qu'au milieu de ses graves travaux on venait de le déranger.

Bérengère ne répondit rien.

Elle se contenta de tendre la lettre.

D'Hautefort sourit un peu en reconnaissant sur l'enveloppe la grosse et incertaine écriture d'un bébé.

Pourtant, point de faute d'orthographe.

Il déchira l'enveloppe et lut, d'un seul regard, la lettre enfantine, si pleine de naïveté et de tendresse :

« Cher grand-père.... »

Il eut comme un brusque sursaut de tout son grand corps. C'é-

tait la première fois qu'on lui donnait ce nom-là. Prévenu, peut-être eût-il été moins touché. Mais pris à l'improviste, il n'eut pas le temps de se défendre.

— Grand-père, petite mère m'a dit que vous étiez seul et que vous ne m'aviez jamais vue. Je viens pour vous embrasser, et pour rester un peu auprès de vous, si vous voulez. Je ne ferai pas de bruit et je serai bien sage.

Les jambes du vieillard fléchirent. Ses genoux tremblants s'entre-choquaient. Il se laissa tomber dans son fauteuil, la figure crispée, essayant de réagir, les yeux déjà mouillés, la gorge serrée déjà par le sanglot victorieux qui montait.

Il mit sa tête entre ses mains, voulant combattre....

Mais il était trop tard.

Le jour de la défaite était venu. Les larmes coulèrent de ces yeux durs qui, certes, n'avaient jamais dû pleurer. Le sanglot s'échappa, douloureux, lamentable, de cette poitrine enfin soulagée, et ce vieillard austère, qui, s'il n'attirait pas à lui l'affection obligeait quand même au respect et à l'estime, ce vieillard pleura et sanglota, comme s'il avait été un tout petit enfant.

Bérengère aussi avait les yeux gros, parce qu'elle voyait couler des larmes.

Elle se glissa doucement entre les genoux du vieillard.

Et jetant ses petits bras autour de ce cou sec, long, ridé, que tor- daient les spasmes de ces sanglots, elle dit à voix basse, à l'oreille :

— Grand-père ! !

Brusquement, pour écouter cette voix de l'amour, cette voix de la famille, cette voix de son sang qu'il ne connaissait pas, brusquement il se retint de pleurer :

— Grand-père, pourquoi es-tu triste ? C'est à cause de ma lettre ? Tu ne veux pas que je reste près de toi ?

— Qui t'a envoyée ?

— Petite mère....

— Où est-elle ?

— En face d'ici, à l'hôtel de France....

Et avec une hésitation, comme si le mot ne voulait pas sortir :

— Et.... ton père.

— Avec petite mère aussi, à l'hôtel de France.

— Que t'a-t-elle dit, ta mère ?

— Que tu m'embrasserais et qu'alors je pourrais rester près de toi.... ou bien que tu me renverrais.... et qu'alors je n'aurais plus qu'à revenir.... Tu vas me renvoyer, grand-père ?

— Te renvoyer !.... Te renvoyer !

Soudain, il la prend dans ses bras, la considère une seconde, puis voilà qu'il l'embrasse comme un fou, en pleurant, pleurant et riant, il l'embrasse sur le front, sur les joues, sur les yeux, dans les cheveux....

— Oh ! grand-père, comme tu m'embrasses !

— Chère enfant ! chère enfant !....

Il rit, il pleure toujours et ses baisers continuent, nerveux ; il y verse sa vie, depuis longtemps, car toute sa vie va renaître en cette enfant !....

Et elle, déjà rassurée et lui rendant ses baisers :

— Oh ! comme tu es bon, grand-père, et comme tu m'aimes !....

Puis, riant tout à coup en se frottant la joue :

— Tu m'embrasses comme papa quand il joue avec moi, mais sa barbe ne pique pas autant que la tienne !....

— Tu vas demeurer près de moi ?

— Tu le veux !....

— Oui.

— Je resterai ! Mais petit père et petite mère ?

Le vieux magistrat passa la main sur son front.

— Plus tard ! plus tard !

Elle n'en parla plus, la mignonne, comme si elle avait compris.

A la fenêtre de l'hôtel, Clotilde et Daniel guettaient le retour de Bérengère. Des minutes s'écoulèrent. Un quart d'heure se passa. Puis une heure. Puis la matinée tout entière.

— Il la garde auprès de lui ! Me pardonnerait-il ? se demandait Daniel, tout bouleversé.

— Tu vois que j'ai bien fait ! disait Clotilde.

La journée se passa, Bérengère ne revint pas. Le lendemain et le surlendemain, Bérengère ne reparut pas.

Le vieillard cherchait à s'habituer à la pensée de revoir son fils. Enfin, le soir du troisième jour, Bérengère parut :

— Grand-père vous attend, dit-elle.... Ah ! petite mère, si tu savais comme il m'embrasse ! Il m'embrasse tout le temps !

Le vieillard attendait, dans le vaste salon aux meubles antiques d'où il avait chassé Daniel, dix ans auparavant.

Daniel tomba à genoux, avec Clotilde. Le vieillard avait les yeux fermés, mais une larme filtrait entre les paupières.

— Père ! père ! Nous vous aimerons tant ! disaient les jeunes gens.

Il ne dit qu'un mot, avec un léger hochement de tête et un soupir, dernier effort de son orgueil enfin terrassé :

— C'est bien !....